

La liturgie, source d'espérance pour le monde d'aujourd'hui

Une perspective catholique

Par Jacqueline Cuche,

Rencontre de Synaxe, 5 juillet 2026

Quelques mots d'Introduction

Il m'a été demandé de parler de l'espérance dans la liturgie catholique.

Je vais donc tâcher de vous présenter dans un premier temps comment, dans notre liturgie catholique, les prières mais aussi les gestes, les objets liturgiques, invitent les fidèles à se laisser habiter par l'espérance.

Dans un deuxième temps, et plus brièvement, je voudrais répondre avec plus de précision au titre général de la session. Il est question d'être source d'espérance non seulement pour nous les croyants, mais pour le monde ! c'est-à-dire comment dans nos actes d'espérance nous portons le monde et comment la liturgie elle-même nous y invite.

Et dans une 3^e et dernière partie, plus rapide, je dirais quelques mots de Charles Péguy, qui est pour moi un véritable prophète de l'espérance.

I. La liturgie catholique, source d'espérance

Dans la liturgie catholique je vois deux temps principaux de prières communautaires : la prière des Heures et la prière eucharistique (la messe). Dans ces deux temps, les prières qui s'y déroulent font une place très importante à l'espérance.

1 la prière des Heures

La liturgie des Heures est héritée du judaïsme biblique, des offices qui se déroulaient trois fois par jour dans le Temple de Jérusalem, accompagnés de sacrifices, et le Nouveau Testament mentionne plusieurs fois que Jésus, puis ses disciples après lui montaient au Temple pour prier ou le faisaient dans la chambre haute, le matin, l'après-midi et le soir. C'est là l'origine de nos prières des Heures, et les juifs, aujourd'hui, bien qu'il n'y ait plus de Temple ni de sacrifices, continuent eux aussi fidèlement cette tradition dans toutes les synagogues du monde entier, comme ils le faisaient sans doute déjà depuis l'Exil à Babylone.

Cette liturgie des Heures rythme la journée des communautés religieuses, chez les catholiques et orthodoxes bien sûr, mais aussi dans les communautés protestantes des diaconesses, ou chez quelques protestants, assez rares il faut le dire, comme le pasteur Daniel Bourguet (1946-2026), mort le 6 avril dernier, qui organisait des sessions sur les Pères de l'Église et la vie spirituelle. Il a été prieur de la fraternité des Veilleurs, sorte de tiers-ordre protestant, et disait les offices 3 fois par jour, les offices monastiques, mais ce doit être un cas bien rare chez les Protestants.

Chez les catholiques, à côté des communautés religieuses, les prêtres, bien sûr, prient aussi les Heures, qui sont présentes dans leur bréviaire, et les laïques qui veulent s'y associer, comme c'est possible, par exemple, avec le petit livret mensuel *Magnificat* qui en donne des extraits ou encore mieux, car toutes les prières sont complètes, grâce à un site internet (AELF, association épiscopale liturgique des pays francophones) agréé par les évêques des pays francophones - mais il existe certainement la même chose pour d'autres langues -, que l'on peut ouvrir sur son smartphone et qui permet à n'importe qui de s'unir, de chez soi s'il le veut, à la liturgie catholique.

Saint Benoît demandait que les communautés religieuses prient 7 fois par jour (comme plusieurs le font encore), mais pour la plupart des communautés apostoliques, les prêtres, les diacres et les laïques qui souhaitent s'y associer, les trois grandes Heures sont les Laudes, les Vêpres et les Complies.

Toutes ces prières, depuis leur origine juive, sont constituées essentiellement de psaumes. Dans toute notre liturgie, les psaumes occupent une grande place, on le voit pour les Heures, mais aussi au cours de la messe et peut-être encore de façon plus évidente au cours du Triduum pascal, ces offices magnifiques qui se déroulent au petit matin lors des trois derniers jours avant Pâques, où les psaumes se succèdent suivis, par moments, de lectures bibliques et patristiques.

Or tout le message des psaumes, les psaumes de louange, bien sûr, mais même ceux qui sont des supplications, des appels à l'aide lancés à Dieu, est d'affirmer la fidélité de Dieu, d'inviter à la confiance que tôt ou tard il répondra et que, silencieux ou pas, il accompagne son priant, son fidèle. C'est la grande affirmation d'Israël, le peuple qui pourtant a été et est encore si éprouvé, que Dieu est fidèle à ses promesses. Comme le rappelle Paul, les dons de Dieu sont irrévocables... Il en est de même pour ses promesses.

Lors de ces Heures, avec les prières du matin, de l'après-midi et du soir, nous rythmons donc et encadrons nos journées par des prières et des chants à la gloire de Dieu, mais aussi à la gloire d'Israël, le peuple à qui Dieu s'est lié.

En effet, ces trois offices des Heures, en plus des psaumes, comprennent aussi des lectures, la plupart du temps bibliques ou patristiques, et se terminent par les trois grandes prières qui ouvrent quasiment l'évangile de Luc : le *Bénédictus* de Zacharie pour les Laudes, le *Magnificat* de Marie pour les Vêpres et le *Nunc dimittis* de

Syméon pour les Complies. Toutes trois font le lien entre les deux alliances, montrant combien Dieu reste fidèle à ses promesses. Ce sont des prières chrétiennes, mais ce sont des juifs qui les ont prononcées pour la première fois !

Or ces trois prières sont, on peut le dire, pétries d'espérance : toutes trois réaffirment que Dieu nous visite, qu'il se souvient de son amour, qu'il nous donne son salut... c'est donc un Dieu sauveur sur lequel nous pouvons compter.

Ces trois prières nous rappellent que Dieu est d'abord le Dieu d'Israël à qui nous avons eu la grâce d'être agrégés et de bénéficier des mêmes promesses de salut, dont, avec les juifs, nous attendons la plénitude, mais dont nous avons confiance que ce que Dieu a promis, il le réalisera. C'est la source de notre espérance.

« **Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël !** » c'est l'ouverture mais aussi le cœur de la prière du *Benedictus* qui termine l'office des Laudes. Comme Zacharie nous sommes invités à bénir Dieu qui ne cesse de montrer aux hommes, comme il l'a montré à son peuple Israël, son amour :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui visite et rachète son peuple ! il a fait surgir la force qui nous sauve dans la maison de David son serviteur ... mémoire de son alliance sainte, serment juré à notre père Abraham.... », etc

Avec le *Magnificat*, qui termine l'office des Vêpres, nous redisons après Marie : «... Il se souvient de son amour, de la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa race à jamais ».

Ce qui est stupéfiant dans cette prière, c'est l'irruption du Royaume, celui que nous attendons, comme si nous y étions déjà transportés, montrant la confiance inouïe de Marie, alors que Jésus n'est pas encore né et qu'elle vient tout juste de recevoir l'annonce par l'ange de la future naissance du sauveur ; Marie affirme là, de façon stupéfiante, son espérance, sa confiance dans la fidélité de Dieu à sa parole.

Ainsi, tous les verbes sont au présent ou même au passé : « Dieu a renversé les puissants de leur trône, il a relevé Israël son serviteur »... le salut est là, alors qu'on ne le voit pas. En récitant cette prière, nous sommes invités à poser nous aussi ce même acte d'espérance, nous qui savons que le Christ devra d'abord être crucifié, rejeté par les hommes et que le mal règne autour de nous, à croire, comme Marie que le salut est déjà réalisé ; et en effet, nous dit l'Église, le Christ a vaincu le mal et la mort, il a accompli les promesses de salut, même si nous n'en avons pas encore la pleine Révélation.

Dans le *Nunc dimittis* prononcé par le vieillard Syméon et que nous récitons à l'office des Complies, il en est de même : « mes yeux ont vu le salut », dit-il, alors qu'il ne voit qu'un bébé ! c'est à la fois le « pas encore » pour nous mais aussi le « déjà là » qu'il voit avec le regard de Dieu ; comme Marie, il est déjà dans l'accomplissement des promesses de salut, déjà dans le Royaume.

Dans l'office des Lectures, un office supplémentaire, on peut lire le jour de l'Ascensions, dans une oraison : « Il nous a précédés dans la gloire auprès de toi, et c'est là que nous vivons en espérance ».

2. l'Eucharistie :

1) Que la liturgie catholique soit une leçon d'espérance, c'est encore plus visible dans la **liturgie eucharistique**, car du début à la fin nous sommes invités à nous tourner vers la vie promise en plénitude.

Même la liturgie pénitentielle qui se déroule pratiquement dès l'entrée dans la liturgie de la messe. S'il nous est demandé de reconnaître que nous sommes pécheurs, ce n'est pas du tout pour nous accabler ou insister sur notre indignité, au contraire ! c'est pour nous remplir de reconnaissance car nous sommes sûrs du pardon de Dieu et pouvons, pour cela, faire eucharistie, puisque le mot signifie action de grâce, remerciement, et déjà nous invite à faire acte d'espérance.

D'ailleurs la prière prononcée le plus couramment par le prêtre pour clore ce bref acte pénitentiel dit ceci : « Que le Dieu tout puissant nous fasse miséricorde ; qu'il nous pardonne nos péchés et nous conduise à la vie éternelle ». C'est donc bien cette espérance d'une vie en Dieu que la liturgie nous invite à garder, à cultiver en nous, et cette confiance que, quelle que soit notre infidélité, Dieu, pour peu qu'on se tourne vers lui, est toujours prêt à nous accueillir.

La meilleure preuve, dit avec son humour légendaire le frère dominicain, maintenant cardinal, Timothy Radcliffe, c'est que l'Église catholique repose sur deux piliers, deux apôtres dont l'un a renié Jésus (Pierre) et l'autre a persécuté les chrétiens (Paul). Puisque ces deux pécheurs ont été pardonnés et ont même fini par donner leur vie, cela veut donc dire que nous avons tous notre chance ! qu'il y a place pour nous tous et que Dieu nous attend et nous invite à sa table, quel que soit notre péché. N'est-ce pas déjà un beau motif pour nous remplir d'espérance ?

La liturgie eucharistique est directement issue du dernier repas pascal, du *seder*, que Jésus a voulu partager avec ses disciples, annonçant le sacrifice qu'il allait subir pour le salut des hommes, donc son passage par la mort, mais aussi sa Résurrection et son départ prochain vers son Père, un Royaume dans lequel Jésus a plus d'une fois promis de nous y préparer une place

Au cours du repas pascal, le *seder*, les juifs, comme nous le faisons maintenant lors de la vigile pascale, rappellent toutes les étapes de la grande œuvre de Dieu, toutes ses visites pour sauver son peuple, mais plus qu'un simple souvenir, ce rappel est aussi un mémorial, car ils affirment que ce salut est aussi pour aujourd'hui et pour demain, puisque Dieu est fidèle à sa promesse de salut, et la coupe d'Élie est là pour rappeler l'attente, l'espérance de la venue du Messie. « Tout juif, dit la

Haggada de *Pessah* (le texte qui décrit le déroulement de la fête) doit se considérer comme étant sorti d'Égypte aujourd'hui ». Il en est de même pour l'eucharistie, qui est à la fois rappel du sacrifice de Jésus et de sa victoire sur la mort mais aussi actualisation pour nous de cette victoire dans laquelle il nous a entraînés et nous entraîne toujours aujourd'hui, si nous voulons bien le suivre. Ainsi est fichée en nos cœurs l'espérance la plus grande qui puisse exister, celle de la plénitude de la Révélation lors de la venue du Règne de Dieu. Cette espérance, nous catholiques la partageons avec tous les chrétiens, quelle que soit leur Église. Nous la partageons aussi, bien sûr, avec les juifs ; c'est même d'eux que nous l'avons héritée puisque c'est eux qui nous ont transmis, grâce au juif Jésus, la Révélation du Dieu d'Israël.

Je voudrais m'arrêter un instant sur le sacrifice du Christ, rappelé lors de chaque eucharistie.

Comme on le sait, une eucharistie, c'est d'abord une action de grâces, un merci adressé à Dieu pour tous ses dons et notamment celui de son Fils, donné par amour pour nous, non pour condamner le monde mais pour le sauver. C'est donc ce salut qui est rappelé dans chaque messe, un salut source de joie et d'espérance. C'est pour cela qu'est rappelé le sacrifice du Christ, et l'Église catholique tient à ce mot de sacrifice, d'abord parce qu'il est biblique et que le Christ lors de son dernier repas a vécu par avance son sacrifice comme celui qui était offert dans le Temple le jour de la Pâque. À l'époque du Temple, les sacrifices avaient pour objectif principal de permettre à l'offrant de s'approcher de Dieu, d'établir ou de rétablir une relation (c'est le sens 1^{er} de la racine du mot hébreu, *korban*, sacrifice). C'est donc déjà un motif d'espérance pour Israël, qui, encore aujourd'hui où la prière, en l'absence du Temple, a remplacé le sacrifice, sait que Dieu est fidèle à son alliance et attend le retour vers lui de ses enfants.

J'aime bien voir dans la liturgie catholique de la messe comme un raccourci de la vigile pascale (et pas seulement dans la messe du dimanche, car finalement, pour les catholiques, cela peut être Pâques chaque jour grâce à la messe quotidienne, s'il y a la présence d'un prêtre pour la célébrer). La vigile pascale dure près de trois heures, la messe, elle, une heure environ. Mais dans chacune des messes dominicales est présente la Première Alliance à côté de la Nouvelle, avec généralement deux lectures de l'Ancien Testament (un récit et un psaume), puis deux du Nouveau Testament (une épître et un passage d'évangile), mais aussi l'affirmation de notre foi par le *credo*, les chants, dont les chants de louange avec les *alleluia* et le *sanctus*, l'encens les jours de fête, et bien sûr l'eucharistie qui se termine par la proclamation de notre attente de la venue du Christ et du règne de Dieu, principale cause de notre espérance, et, à la fin, l'avant-goût qui nous en est offert, par la communion, la participation, mystérieuse, il faut l'avouer, à cette plénitude de l'amour de Dieu, d'un Dieu dont la principale caractéristique est qu'il se donne.

Après la consécration, les fidèles expriment leur espérance : « Nous attendons ta venue dans la gloire », ou « Viens, Seigneur Jésus ! »

Il faudrait bien sûr parler aussi, et peut-être d'abord, des **sacrements**, qui, du baptême jusqu'au sacrement des malades, sont comme une irruption de la grâce divine, de la présence de Dieu dans notre propre vie, un secours offert par le Christ pour fortifier notre marche à sa suite et participer à la construction du Royaume, ou plutôt à la consolidation de celui dont il a déjà, par son Incarnation, posé la fondation. Le sacrement de l'extrême onction, comme la messe de Requiem, avec l'encensement du cercueil, sont là comme un dernier accompagnement et un dernier hommage rendu au défunt, pour signifier que l'homme, créé à l'image de Dieu, est fait pour la Vie qui l'attend au-delà de la mort.

2) Enfin quelques mots pour parler des **objets et gestes symboliques** utilisés pendant la liturgie : **le cierge pascal**, allumé pendant tout le temps pascal et au moment des baptêmes. Il est image du Christ mais plus qu'image, dans la mesure où il affirme sa présence et sa victoire sur la mort et notre passage à nous de la mort à la vie, le cœur de notre espérance. De même en est-il pour **l'aspersion d'eau bénite** que le prêtre fait sur les fidèles le jour du baptême du Christ et souvent durant le temps pascal. Cette eau est celle aussi du passage vers la vie à travers les eaux de la mort, que Jésus a vivifiées lors de son baptême.

Il faut aussi mentionner **l'encens**, qui reprend le rite ancien de l'encensement du Tabernacle, celui que le prêtre faisait monter matin et soir sur l'autel du parfum dans le Saint. Cet encens monte vers Dieu comme nous faisons monter nos prières, sûrs que Dieu les accueillera. Dans la liturgie catholique, les offrandes, les dons sont souvent encensés car ils sont offerts à Dieu, mais les fidèles le sont aussi, symbolisant les offrandes que nous voulons être, nous élever vers Dieu, un Dieu toujours prêt à nous recevoir.

Il est jusqu'à la **couleur des vêtements** liturgiques du prêtre et des nappes qui couvrent l'autel, l'ambon ou même parfois d'autres parties de l'église qui sont liées aussi à l'espérance, comme notamment la couleur verte du temps dit ordinaire, couleur de l'espérance, de la vie qui reprend, dans la nature mais aussi à laquelle nous-mêmes sommes invités.

Mais le don que Dieu fait de lui-même, à travers la vie de son Fils, nous est sans cesse rappelé par un objet cultuel particulier qu'on ne peut séparer de la liturgie catholique et qui est plus particulièrement honoré lors de la liturgie du Vendredi Saint. Je veux parler du **crucifix**, et notamment du crucifix catholique où presque toujours est fixé un corps représentant celui de Jésus. On peut, comme les protestants, ne pas trop l'aimer, y voir un objet un peu morbide (d'ailleurs j'avoue préférer encore les crucifix orthodoxes où Jésus est souvent représentant glorieux et non accablé), mais pour nous catholiques et orthodoxes, je pense, ces crucifix sont

là pour nous mettre sous les yeux non seulement l'œuvre de salut que représente la croix mais aussi pour nous rappeler que c'est un vrai homme, Jésus, qui a réellement souffert pour nous et qu'en cet homme représenté sur la croix, Dieu nous montre non seulement qu'il continue à souffrir tant que des hommes souffrent mais aussi que ses bras sont et resteront toujours ouverts.

Il faut savoir que le catholicisme, même si de nombreux rites ont malheureusement disparu, a hérité du judaïsme, qui est sa source, des aspects concrets de participation au mystère du salut : peut-être hérités du balancement des juifs pendant leur prière, les catholiques ont gardé quelques rares moments de leur prière où il est fait appel à tout leur corps, comme lors du **signe de croix** que les catholiques se tracent sur eux : même s'il est parfois fait machinalement et à la va-vite, à la différence des orthodoxes qui l'accompagnent d'une quasi-prostration jusqu'à terre, ce geste signifie que c'est tout leur être, corps et âme, que Dieu veut habiter et sanctifier, comme l'exprime la foi en la résurrection des corps, qui fait partie de notre espérance, même si nous avons du mal à mesurer ce que cela veut dire exactement. Un autre geste est l'**agenouillement** plus ou moins présent selon les sensibilités catholiques.

Une place particulière doit être faite, dans l'Église catholique, à la **réserve eucharistique** avec sa lumière signalant la présence du Christ en son corps. Elle signifie à la fois que Dieu a choisi d'habiter pour toujours chez nous et rappelle de la façon la plus concrète possible qu'il a livré son corps entre nos mains. C'est cette mystérieuse présence dans l'hostie qui sera portée aux malades pour les fortifier dans leur épreuve et montrer qu'ils ne sont pas abandonnés de Dieu.

Une présence bien moins réelle mais fortement symbolique est celle des **crucifix** dans les maisons et surtout des **statues** dans les églises, qui sont loin d'être des marques d'idolâtrie comme on en accuse parfois les catholiques. Même si cela paraît souvent difficile, il nous faut essayer de comprendre la religion populaire, qui, dans l'Église catholique, exprime avec simplicité le besoin de voir des signes concrets, comme je le constate en Italie, où les fidèles vont même jusqu'à toucher les statues comme pour se rassurer. Ils savent bien que ce ne sont que des statues, mais elles renvoient à autre chose, vues comme des signes, des rappels que Dieu et tous ses amis, les grands saints, sont proches, prêts à nous accompagner et que Dieu n'est pas un Dieu lointain, reclus dans son ciel et indifférent à ce que nous vivons, qu'au contraire il y a participé en Jésus, qu'il continue et continuera, si nous lui en laissons la place, de participer à notre vie de tous les jours.

Il y a peut-être un danger à trop intellectualiser le rapport à Dieu et à oublier qu'il marche avec nous. Dieu se trouve aussi dans nos cuisines, disait sainte Thérèse d'Avila à ses sœurs. C'est à cela que servent les *mitsvot* juives, dont les *teffilins* que l'on accroche sur soi, qui contiennent quelques paroles de Dieu, et les *mezouzot* que l'on accroche aux montants des portes des maisons, y compris de toutes les pièces sauf les salles d'eau. Dieu habite avec nous dans nos maisons et ne nous

lâchera jamais si nous le laissons entrer quand il frappe à notre porte, comme le dit l'Apocalypse.

Dieu nous attend, il nous espère. Toute la liturgie, si nous y sommes attentifs, est le signe de cette attente de Dieu et donc de notre espérance que nous sommes aimés et que notre fin sera en lui.

II. L'intercession : prier pour le monde, devant qui nous avons à être témoins de l'espérance qui est en nous

La liturgie catholique est compassionnelle, portant le monde et le présentant à Dieu et aux hommes.

L'origine de cette intercession de l'Église pour le salut du monde se trouve, me semble-t-il, dans deux passages clefs du Nouveau Testament :

Jn 3, 16-17 : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils, non pour juger le monde mais pour que le monde soit sauvé ».

Et, au long du chapitre 17 de l'évangile de Jean, les dernières recommandations de Jésus à ses apôtres, ainsi que la prière qu'il adresse à son Père pour qu'il les « garde du Mauvais » et leur envoie son Esprit, afin que, par leur témoignage, « le monde croie ».

La première prière d'intercession dans la Bible, nous le savons, est celle d'Abraham pour les habitants de Sodome, que rapporte le livre de la *Genèse*, mais c'est une intercession au second niveau, car les Sodomites ne devront leur salut qu'à l'éventuelle présence de justes parmi eux. Cela signifie que Dieu, qui a tout donné à son peuple comme à son Église, leur a délégué cette mission d'intercession, de prière pour le monde (c'est pourquoi, selon moi, on trouve dans le chapitre 17 de l'évangile de Jean cette parole qui pourrait paraître étonnante : « je ne prie pas pour le monde ». En effet, c'est maintenant à nous de le faire, comme le montre la longue prière pour ses disciples que Jésus adresse à son Père.

Voyons comment cette prière d'intercession pour le monde, pour lui donner l'espérance, a place dans la liturgie catholique :

Elle y est très présente en de nombreux moments de la prière communautaire, notamment :

- Dans la prière des **Heures**, les Laudes comme les Vêpres se terminent par des prières d'intercession pour les fidèles comme pour le monde, celui des vivants et celui des morts, la prière des Vêpres se terminant toujours par une intercession pour les défunts que nous demandons à Dieu d'accueillir dans sa lumière.
- Il en est bien sûr de même dans la **liturgie eucharistique**, qui contient plusieurs temps d'intercession, facilement repérables :

Le plus évident est ce qu'on appelle les **prières universelles**, lors desquelles on présente le monde à Dieu, dans les différentes situations que sont la souffrance, la solitude, la pauvreté, la guerre, etc, en lui demandant d'accorder à tous son secours.

Lors de **la profession de foi** que constitue le *Credo*, selon la formulation du Symbole des apôtres, en plus de l'attente de la venue du Christ dans la gloire est affirmée la foi des catholiques dans la communion des saints. Il ne s'agit pas seulement de la participation de tout l'univers à notre liturgie terrestre, comme c'est évident dans le *Sanctus* où nous sommes appelés à joindre nos voix à celles des anges, pour une liturgie qui unisse le ciel et la terre (ce que nos frères orthodoxes vivent avec encore plus de force), mais, lors du **canon de la messe**, et notamment dans les prières qui suivent la consécration, il est régulièrement rappelé que nous offrons ce sacrifice non seulement pour nous rapprocher de Dieu (le vrai sens du mot sacrifice en hébreu, comme nous l'avons vu), pour tous ceux qui sont présents lors de la messe, mais en union avec tous les saints, et aussi avec les absents comme avec les défunts pour lesquels nous intercédons, demandant là aussi à Dieu de les accueillir dans son royaume. Notre attente du salut, notre espérance en la venue du Règne de Dieu (que nous professons d'ailleurs dans le **Notre Père**, une prière de tous les chrétiens, quelle que soit leur confession) n'est jamais tournée vers nous seuls mais est élargie à tous les hommes, du moins c'est ce que l'Église nous demande et proclame dans ses textes liturgiques.

Dans la prière de **l'Agnus Dei**, ce n'est pas seulement pour nous que nous implorons le Christ de nous donner la Paix, mais pour le monde entier. Mon mari me rappelait récemment que le musicien Haydn a composé une messe intitulée *Missa in tempore belli* (« messe en temps de guerre »), pour implorer de Dieu le retour de la paix alors que l'Autriche était ravagée par la guerre, les chants qui s'élèvent vers Dieu tentant de couvrir le bruit du canon rendu par les coups de cymbales. La liturgie n'est jamais éloignée du monde, au contraire elle est faite pour le présenter à Dieu, autant que pour nous mettre nous-mêmes en sa présence et nous fortifier de ses dons.

Il est en particulier, dans l'année liturgique des catholiques, deux temps privilégiés durant lesquels toute l'Église est invitée à prier pour le salut du monde :

La nuit pascalle, où, obligatoirement lorsque des baptêmes y sont célébrés, les grandes **litanies des saints** sont longuement chantées, au cours desquelles nous prions les saints de l'Ancien Testament comme du Nouveau ainsi que les grands saints de l'Église catholique, qu'ils aient vécu au Moyen-Âge comme Jeanne d'Arc ou sainte Odile, patronnes de la France et de l'Alsace, ou qu'ils soient plus proches de nous, comme sainte Edith Stein ou le jeune saint laïque Pier Giorgio Frassati : nous implorons leur secours parce que nous savons leur intérêt pour notre monde (« Je veux passer mon ciel à faire du bien sur terre », déclarait la petite Thérèse de l'Enfant Jésus), mais parce que nous savons aussi qu'ils participent à la gloire de Dieu et sont donc les mieux placés pour intercéder pour nous auprès de Dieu, la source de tout amour, et participer ainsi à son rayonnement et à sa diffusion sur

l'humanité. C'est ce qu'on appelle de façon impropre le culte des saints, non pas adorer les saints pour eux-mêmes mais nous tourner vers le canal de l'amour divin qu'ils sont devenus et que nous sommes nous aussi appelés à devenir pour le monde.

Un deuxième temps privilégié est celui des **grandes prières pour le monde**, qui se déroulent le **Vendredi Saint**, où notre prière rejoint l'Église, les chrétiens, les Juifs (de façon particulière), afin que tous nous accédions à la plénitude de la Révélation, mais aussi les autres croyants et non croyants, ainsi que tous ceux qui sont dans une situation de souffrance. Par ces prières d'intercession s'affirme notre espérance que le monde peut être sauvé et connaître la vie et le bonheur que Dieu seul peut donner en plénitude.

Je parlais tout à l'heure de l'espérance à laquelle la prière des psaumes invite le fidèle. La Bible hébraïque, dont le souci du salut des Nations se manifeste dès la promesse faite à Abraham (« en toi seront bénies toutes les nations de la terre »), se termine par ces mots : « qu'il monte » (parlant du peuple de Dieu, invité à monter à Jérusalem) : c'est l'espérance de retrouver Dieu dans sa Cité sainte. Mais ce peuple invité par Dieu, c'est celui qui vient de tout l'univers (« tous les survivants de toutes les nations », est-il écrit à la fin de livre de *Zacharie* en 14, 16) Ce sont « toutes les familles de la terre » qui sont invitées à monter à Jérusalem pour la fête des Tentés, la fête universelle par excellence. Quant à la Bible chrétienne, elle se termine par l'Apocalypse dépeignant la Jérusalem céleste où il n'y aura plus de pleurs car Dieu essuiera toutes larmes de nos yeux, plus de mort car Dieu aura fait toutes choses nouvelles et où il est dit que « les nations marcheront à sa lumière » (Ap 21, 24), et le livre se termine par ce cri d'espérance : « Viens, Seigneur Jésus ! » C'est cette victoire du Christ sur la mort que rappelle chaque temps de notre liturgie et cette même attente de la venue du Royaume.

J'ai dit tout à l'heure que nous étions tous invités à la table du Seigneur. C'est ce que dit le prêtre lorsqu'il nous invite à recevoir le corps du Christ : « Heureux les invités au festin des noces de l'Agneau ».

Nous sommes en effet invités. Mais invités, cela veut dire que nous pouvons répondre ou non à cette invitation, que nous restons libres de notre choix. C'est d'ailleurs le message de toute la Bible, la juive comme la chrétienne. Il peut se résumer à cet appel de Dieu dans le chapitre 30 du *Deutéronome*, « choisis la vie ! », mais c'est à nous de choisir.

C'est pourquoi j'en viens à ma 3^e et dernière partie (elle sera bien plus courte, n'ayez crainte !), qui sera consacrée à Charles Péguy, qui a beaucoup médité sur cette invitation et sur la liberté que Dieu laisse à l'homme de lui répondre ou non.

III Liturgie et espérance chez Charles Péguy.

Parler de la liturgie catholique à propos de Péguy est un peu paradoxal quand on sait qu'après son retour à la foi catholique de son enfance il en a été privé durant toutes les dernières années de sa vie, et donc privé de sacrements, ce qui pour lui était une grande souffrance, mais c'était une privation volontaire, puisqu'il refusait de régulariser sa situation en se mariant religieusement et en faisant baptiser femmes et enfants, comme l'en pressaient ses amis et l'Église de son temps, préférant « vivre dans le péché », comme on disait alors, plutôt que d'y contraindre son épouse, athée et anticléricale.

Mais, en réalité, s'il ne pouvait participer à la liturgie officielle de son Église, Péguy vivait dans une sorte de liturgie personnelle, par la prière et l'écriture de ses trois grandes œuvres poétiques composées alors (*Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *le Porche du mystère de la deuxième vertu* et *le Mystère des saints Innocents*), qu'on pourrait appeler des hymnes liturgiques, et qui sont comme des contemplations du mystère de Dieu, et contemplation des trois grandes vertus théologiques que sont la foi, l'espérance et la charité. Ce sont d'amples poèmes, avec de longues citations de la Bible, Ancien et Nouveau Testament, comme dans les célébrations liturgiques... Je comparerais volontiers ces grands poèmes en prose à de longues processions liturgiques, comme il a dû en voir dans son enfance, à Orléans le jour de la fête de Jeanne d'Arc, ou comme on en voit encore dans les rues de Rome. On trouve dans *le Mystère des saints innocents* cette image magnifique des prières de l'Église que sont le Notre Père et l'Ave Maria, que Péguy compare à deux grandes flottes qui montent à l'assaut de Dieu pour intercéder auprès de lui en portant toute l'espérance des hommes.

C'est à l'espérance, justement, que Péguy a consacré, selon moi, son plus beau, son plus émouvant poème en prose, *le Porche du mystère de la deuxième vertu*, où il parle non seulement de l'espérance de l'homme mais, et c'est bien plus original à l'époque de Péguy, de l'espérance de Dieu, celle qu'il place en nous, les hommes.

Espérer quand c'est « contre toute espérance », comme Abraham, nous dit saint Paul dans sa lettre aux Romains (4, 18), d'autres l'ont fait de façon admirable, comme Edmond Fleg, un ami juif de Péguy, dans « Nous de l'espérance », écrit alors qu'il vient de perdre tant de proches pendant la Shoah mais ne peut s'empêcher de regarder, de chercher partout des lieux de lumière et des raisons d'espérer. D'autres l'ont fait aussi, comme Etty Hillesum, qui, dans le camp de Westerbork, voyait la beauté du monde et la bonté de Dieu.

En Israël aujourd'hui, ce pays si divisé et si critiqué, ce sont aussi ces lieux de lumière et ces efforts pour la paix qu'il nous faut regarder et soutenir, car il y en a.

Michel Taubmann, l'époux de Florence, en connaît plusieurs et s'est donné pour mission de les faire connaître (par son groupe WhatsApp Shalom-Salam). Ce sont des lieux d'espérance, parfois peu visibles, qu'il nous faut rechercher, sans se contenter de ce que rapportent nos médias. Comme les *Lamed Vav* de la mystique juive, ces 36 justes cachés, ce sont eux qui permettent au monde de tenir, en tout cas à Israël de garder vive sa vocation de peuple saint.

Mais revenons à Péguy :

Charles Péguy est selon moi un prophète de l'espérance. Un catholique atypique, resté en marge de l'Église, parce qu'il était bien trop en avance sur elle, parfois même de 100 ans, par exemple dans sa façon extraordinaire de parler des juifs. Ou de la faiblesse de Dieu, ...mais catholique par tant d'aspects !

Dans son *Porche du mystère de la deuxième vertu*, Péguy parle non seulement de la vertu d'espérance qui doit nous habiter, espérance en l'amour de Dieu, qui, pareil au Père du fils prodigue, dont il commente longuement la parabole, est toujours fidèle et prêt à nous ouvrir les bras, mais, comme je le disais, de façon plus étonnante, il parle de l'espérance qui habite Dieu lui-même, l'espérance de notre retour vers lui. Semblable au Père qui guette au loin son fils prodigue, Dieu connaît l'angoisse durant l'attente, la crainte de ne pas le voir revenir, mais son espérance l'emporte, puisqu'il sort sans cesse pour guetter son cadet et peut ainsi l'apercevoir « de loin ».

Dieu est celui qui espère en notre venue, en notre retour, en notre *techouva*, comme le montrent si bien les juifs qui, après les longues prières et le jeûne du *Yom Kippour*, célèbrent la fête la plus joyeuse de toute l'année, *Soukkot*, sûrs du pardon reçu.

Péguy décrit d'une façon bouleversante les affres que connaît Dieu, un Dieu bien loin du Dieu tout-puissant et impassible que si souvent nous a décrit notre Église. C'est un Dieu faible et dépendant de nous, ses créatures, qu'il dépeint dans son *Porche*, présentant, de façon audacieuse et très étonnante pour son temps, un Dieu qui se démet de son pouvoir devant sa créature et qui, par respect pour sa liberté, se refuse à faire la moindre pression sur elle, même lorsqu'il est question de la sauver, et ne peut qu'attendre de l'homme son propre bonheur à lui, Dieu.

En des pages d'une beauté et d'une profondeur spirituelle étonnantes, parsemées d'humour et de parler populaire, il trace le tableau bouleversant d'un Dieu qui « se lie les mains », car, dit-il,

[...] celui qui aime tombe dans la servitude de celui qui est aimé. C'est l'habitude, c'est la loi commune [...], voilà où il s'est laissé conduire, par son grand amour [...], il s'est mis sur ce pied.

Et, parce que Dieu ne peut que se résoudre à attendre, à espérer le retour du pécheur, Péguy a cette formule amusante : *« il faut qu'il attende que monsieur le pécheur veuille bien un peu penser à son salut »*.

Et il écrit dans *le Mystère des saints innocents* :

Tel est le mystère de la liberté de l'homme. Parce que moi-même je suis libre, dit Dieu, et que j'ai créé l'homme à mon image et à ma ressemblance [...] Cette liberté de cette créature est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde de la liberté du Créateur. C'est pour cela que nous y attachons, que nous y mettons un prix propre [...] Un salut qui ne serait pas libre [...] Qu'est-ce que ce serait [...] Une béatitude d'esclaves [...] en quoi voulez-vous que ça m'intéresse. Aime-t-on à être aimé par des esclaves.

C'est un Dieu faible, parce qu'entièrement donné, comme le montrent, selon les chrétiens, son Incarnation, mais déjà, dès la Création, son retrait – que la mystique juive appelle *tsim tsoum*, cette contraction de Dieu, qui, volontairement, se retire pour laisser toute la place à sa créature. Un Dieu qui, parce qu'il se met sous sa dépendance, a besoin de l'homme mais qui, aussi, parce qu'il l'aime d'un amour sans limite, espère en l'homme, plus encore que l'homme n'espère en Lui.

Dans le *Porche*, Péguy s'exclame :

Retournement de la création. C'est la création à l'envers. Le créateur à présent dépend de sa créature [...] Grâce unique, un infirme, une créature infirme porte Dieu.

Comment ne pas penser de nouveau à Etty Hillesum, la jeune femme juive, assassinée à Auschwitz, qui, une trentaine d'années après Péguy, écrira dans son journal : *« Je vais t'aider, mon Dieu » ? Car, dit-elle, « il m'apparaît de plus en plus clairement, à chaque pulsation de mon cœur, que tu ne peux pas nous aider mais que c'est à nous de t'aider »*.

C'est de sa créature, en effet, c'est de l'homme que dépend le bonheur ou le malheur de Dieu, la réalisation ou l'échec de son projet pour le monde, ou, dit-il encore, *« le couronnement ou le découronnement de [son] espérance »*.

Car il s'agit de bien plus que de songer un peu à son salut, c'est du salut du monde qu'il s'agit. Je parlais tout à l'heure de la mission que Dieu a confiée aux hommes, c'est à eux qu'il revient de témoigner de l'amour de Dieu pour les hommes et de son désir de sauver le monde. Israël et l'Église, je le disais, ont reçu cette même mission qui est de transmettre au monde les paroles de Vie qui permettront aux hommes de se tourner vers la source de la Vie.

Là encore, Charles Péguy a une conscience très vive de notre responsabilité. Il écrit, toujours dans le *Porche* ;

Jésus non plus ne nous a point donné des paroles mortes

*Que nous avons à renfermer dans des petites boites
 (Ou dans des grandes.)
 Et que nous ayons à conserver dans de l'huile rance
 Comme les momies d'Égypte [...]
 Mais il nous a donné des paroles vivantes. À nourrir [...]
 Mystère des mystères, ce privilège nous a été donné,
 Ce privilège incroyable, exorbitant,
 De conserver vivantes les paroles de vie.
 [...] Des paroles qui sans nous retomberaient décharnées.
 D'assurer (c'est incroyable), d'assurer aux Paroles éternelles
 En outre comme une deuxième éternité [...]
 C'est-à-dire il dépend de nous que l'espérance ne mente pas dans le monde.*

En conclusion, et pour en revenir à l'espérance dans la liturgie catholique je voudrais citer à nouveau l'invitation que le prêtre adresse aux fidèles avant la communion :
 « Heureux les invités au festin des noces de l'Agneau ».

Ces mots, tirés de l'Apocalypse¹, ont été ajoutés il y a quelques années seulement à l'invitation traditionnelle (« Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève les péchés du monde »). Par l'emploi de cette superbe image des noces auxquelles nous sommes invités, que nous retrouvons aussi dans la parabole évangélique des Vierges Sages et des Vierges folles², se trouve ajoutée à la mention de péché, pas très gaie en soi, même si on l'affirme vaincu par le Christ, une tonalité festive et joyeuse, qui nous ouvre à l'espérance et nous tourne vers le Royaume où nous serons pour toujours en présence du Christ.

Mais il y a plus, car à ces noces nous, chrétiens, ne sommes pas seulement invités : l'épouse qu'attend l'Agneau, qu'attend l'époux, c'est l'Église, et l'Église, c'est nous. Ce festin des noces, c'est pour nous qu'il est préparé, comme l'ont magnifiquement écrit plusieurs Pères de l'Église, dans des sermons qu'on peut entendre chez les Dominicains le Samedi Saint lors de l'office des Ténèbres : par exemple saint Épiphanie : « La salle des noces est préparée, les tentes et les demeures éternelles sont ornées, les trésors de tout bien sont ouverts, le Royaume des cieux qui existait avant tous les siècles, vous attend » ; ou bien saint Jean Damascène³ : « Alors nous irons, rayonnant avec des flambeaux allumés, à la rencontre du vainqueur de la

¹ Ap 19, 9.

² Mtt 25, 1-12/.

³ Homélie pour le Samedi Saint.

mort, de l'Époux immortel, et, le visage découvert, nous contemplerons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, alors nous jouirons de sa beauté ».

Nous ne sommes pas seulement invités, c'est nous qui sommes et serons les épousés que le Christ attend. Voilà, pour peu qu'on y soit attentif, l'espérance à laquelle ne cesse de nous appeler la liturgie catholique.